

suffira de lui emprunter quelques traits pour vous rappeler la grande image de Cluny au temps de sa puissance. — Cluny fut une véritable monarchie, comme Cîteaux une république. Toutes ses colonies pratiquèrent les mêmes observances, furent soumises à la direction de son abbé. Cluny eut sa liturgie, ses chants, ses offices qui furent adoptés par l'Eglise. Il établit la fête des Morts. En art, il créa son architecture avec ses types, son ornementation, son iconographie. Il eut son enseignement et ses écoles, multiplia en France, en Italie, en Espagne, ces églises dites clunisiennes, qui sont la plus noble et la plus sévère expression de l'art monastique. Notre pays abonde en spécimens de ce genre. La richesse de Cluny effaçait les plus grandes existences féodales. Cluny donnait le pain de chaque jour à 17,000 pauvres. On l'appelait l'auberge de la France entière. En politique, il fut le guide et le conseil des souverains, le bienfaiteur des peuples. Il institua la Trêve de Dieu. Cluny fournit à l'Eglise 24 papes, 200 cardinaux, 400 archevêques, 7,000 évêques. On peut dire, ajoute en terminant l'historien de saint Martin, qu'au XII<sup>e</sup> siècle, deux moines de Bourgogne gouvernaient le monde, l'un à Cluny, l'autre à Cîteaux, un sage et un tribun de l'école de J.-C, une pensée calme et une pensée ardente, Pierre-le-Vénérable et saint Bernard.

Tel est Cluny à son point culminant. M. Pignot le suit depuis ses modestes origines jusqu'à l'apogée de sa splendeur. Dans une vaste et savante introduction, M. Pignot retrace les vicissitudes de l'ordre bénédictin depuis ses premiers établissements dans la Gaule, la supériorité de la règle de saint Benoit ; il en fait connaître les résultats, l'influence, et il en signale la décadence à l'époque des derniers Carlovingiens. Ce qu'il fait ressortir avec beaucoup de précision c'est l'utilité de ces associations, quand les évêques suffisaient à peine à leur tâche, qui consistait à défendre leur troupeau contre les abus de la force, à lutter contre les exactions des princes et contre les empiètements de l'hérésie. Dans ces temps de calamités et de souffrance, les monastères étaient un refuge. Ils offraient l'image et le type d'une société en quelque sorte idéale où chacun pouvait aspirer, les